

Sylvie PIERRE, *Jean d'Arcy, une ambition pour la télévision (1913-1983)*.

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Le mouvement des savoirs, 2003, 258 p.

Reconstitué dans ce livre avec minutie par Sylvie Pierre, le parcours méconnu de Jean d'Arcy, directeur des programmes de la télévision française entre 1952 et 1959, va éclairer plus d'un lecteur sur les origines de ce qui est devenu notre première source d'information. Autrefois éditrice de programmes sur la Cinquième et désormais chargée de mission à l'UFRM de Lorraine, l'auteure réhabilite un homme singulier et revisite du même coup un pan décisif de notre histoire médiatique. L'homme, c'est Jean d'Arcy. Officier d'active dans les années 30, aristocrate atypique, résistant et conseiller de François Mitterrand au ministère de l'Information à la fin des années 40, il a porté notre télévision à un niveau de développement et de qualité qu'elle n'a peut-être jamais retrouvé depuis. C'était au temps où celle-ci n'était pas encore devenue l'objet haïssable que le psychologue américain John Condry qualifie de « voleuse de temps et de servante infidèle » (John Condry, « *Thief of Time, Unfaithful Servant* », reproduit in : Karl Popper, *La télévision : un danger pour la démocratie*, Paris, Anatolia Éd., 1994, p. 41). L'action de Jean d'Arcy s'inscrit dans les limites de la IV^e République ; elle est marquée par un esprit d'indépendance farouche et un sens profond du service public. Sa carrière se poursuit aux Nations unies où il dirige pendant dix ans la division des moyens audiovisuels pour l'information. Il préside l'Institut national de l'audiovisuel en 1975, et décède en 1983.

Sylvie Pierre fonde son analyse biographique sur un double corpus : les archives personnelles de Jean d'Arcy – dont elle a établi un relevé scrupuleux et qui donnent un accès absolument inédit à l'intériorité de l'histoire médiatique qu'elle retrace –, mais aussi une série d'entretiens stimulants avec les pionniers de la télévision ou les collaborateurs du personnage ; entretiens dont elle livre de nombreux extraits et qui composent un portrait à la fois complexe et parfaitement cohérent. Sur ces bases, la

chercheuse découpe son travail en trois étapes : après une courte première partie méthodologique, dans laquelle sont situés le cadre du travail et la nature du corpus, elle décrit la naissance de la vocation audiovisuelle du professionnel, puis son travail à la tête des programmes de la Radiodiffusion-télévision française (RTF), ancêtre de l'ORTF. S'il est difficile de suivre ses consciencieuses recherches sur les origines du mythe « Jean d'Arcy » (l'identité noble, la continuité aristocratique, la gestion du capital symbolique – mais y a-t-il vraiment une mythologie autre que corporatiste autour de la personne du Baron ?) –, il est en revanche passionnant de suivre le cheminement d'un homme en quête de destin. Ce proche de René Cassin fait de l'universalisme la pierre fondatrice de son évolution intérieure et croit aux missions sociales de la communication. Sa rencontre avec l'audiovisuel est donc fondamentale – et presque irrationnelle –, comme le rapporte le réalisateur Jean-Claude Bringuier : « Il est tombé amoureux de la télévision, de ce nouvel outil, il l'a construit en même temps qu'il l'apprenait » (p. 56).

Dès son accession à la direction des programmes de la RTF, Jean d'Arcy mène et remporte d'ambitieuses batailles, pour le standard 819 lignes ou pour la diffusion de programmes franco-britanniques simultanés. Il promeut les grandes émissions de l'époque « Cinq colonnes à la une », « La caméra explore le temps », « En votre âme et conscience »... Il fonde l'Eurovision et suscite également des rapprochements avec les organes audiovisuels du Vatican, participant à l'introduction des émissions religieuses dominicales. Dans les ministères, on moque alors ses « fantaisies administratives » ! Sa liberté reste pourtant inentamée jusqu'en 1954, date à laquelle les téléspectateurs français assistent en direct et pendant treize jours à l'élection laborieuse de René Coty : belle transparence démocratique (à plusieurs reprises, l'auteure laisse percer une forme de nostalgie admirative pour cette première IV^e République, république de la reconstruction et des tickets de rationnement, des verres de lait et de la décolonisation douce...). Avec le début de la guerre d'Algérie et les ingérences du

sénateur Jo McCarthy (à la télévision française !), l'interventionnisme politique se développe. Il atteint des sommets lors de l'avènement de la République gaulliste. Aucune acclimation possible pour Jean d'Arcy : à l'ère des godillots, il doit quitter son poste.

Sans doute le chapitre sur la censure est-il le plus intéressant de ce livre. On y retrouve certaines citations iconoclastes de Max-Pol Fouchet, qui affirme à l'antenne, dans l'émission « Au fil de la vie » : « Au seuil de 1958, notre télévision vous a fait voir le joyeux spectacle des réveillons dans les cabarets de Paris. Elle ne pouvait pas montrer les clochards qui dormaient sur une bouche de métro, afin d'avoir moins froid, ni les garçons de vingt ans, le doigt sur la gâchette, qui surveillaient l'obscurité de quelquel bled d'Algérie, en alerte... » (p. 140). L'impertinent tiendra quand même la rampe jusqu'en 1968 ! Jean d'Arcy a le dernier mot : « Être censuré, c'est un titre de gloire à la télévision ! » (p. 141). Et sous la plume de Sylvie Pierre, il apparaît que, dans cette archéo-télévision si républicaine des années 50, avant l'apparition du menaçant Alain Peyrefitte, c'était l'autocensure plutôt que la censure qui provoquait la retenue des éditorialistes. Néanmoins, ce chapitre contient la seule erreur de taille du livre, puisque *Le chagrin et la pitié* de Marcel Ophüls (autre victime de l'après-68) semble faire partie des films que Jean d'Arcy aurait eu à censurer lors de sa période d'activité (alors que le film, effectivement censuré, est réalisé entre 1968 et 1971, longtemps après le départ du Baron).

En 1971 justement, c'est un Jean d'Arcy visionnaire qui évoque l'évolution de la communication audiovisuelle : chaque abonné sera équipé d'un câble à double voie lui permettant non seulement de faire connaître son opinion, mais aussi d'obtenir la prestation d'un certain nombre de services... Tout y est déjà ! La dimension extraordinairement moderne du personnage éclate dans ces quelques pages qui concluent le livre, pages consacrées à l'exigence au fond très républicaine qui inspirait la conception qu'avait Jean d'Arcy de la télévision : une télévision élitiste et d'offre

limitée où le direct serait le temps ordinaire de la diffusion ; un média de service public qui apporterait des vérités savantes aux populations, sur la base de référents ethnocentristes stables, diffuserait les idéaux nés de l'après-guerre et que la déclaration universelle des droits de l'homme résume si bien avec son article qui garantit « le droit de chercher les informations et les idées par quelque moyen que ce soit » (p. 83).

Précédé d'un texte de Roger Viry-Babel, enseignant de cinéma mais aussi réalisateur et producteur de télévision, cet ouvrage est suivi d'une nomenclature remarquable des documents utilisés, ainsi que d'une bibliographie précise et pertinente. Si l'on regrette l'absence de documents iconographiques – qui auraient précisé pour le lecteur le profil perdu de Jean d'Arcy –, il faut noter que l'ensemble forme un ouvrage original sur l'histoire de la télévision. Cela tient à la rigueur toute bénédictine qu'observe Sylvie Pierre, mais aussi au magnétisme que continue de véhiculer Jean d'Arcy, ardent propagandiste d'une télévision d'intérêt général, à l'heure où la technologie balbutiante semblait grosse de promesses universalistes. Promesse d'une télévision transnationale qui unirait les citoyens par-delà les frontières ; promesse d'indépendance vis-à-vis des pouvoirs politiques et financiers ; promesse d'une forme de pédagogie active, certes ritualisée et austère, mais attentive aux enjeux sociaux et moraux : nombreuses furent les semences dans le sillage de Jean d'Arcy. Toutes n'ont pas fleuri.

Vincent Lowy

Université de Haute Alsace
vincentetmarion@yahoo.com

Virginie SPIES, *La télévision dans le miroir. Théorie, histoire et analyse des émissions réflexives*.

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Audiovisuel et communication, 2004, 393 p.

Depuis quelques années, le narcissisme télévisuel est devenu un terrain privilégié de réflexion pour certains chercheurs en sciences de l'information et de la communication. Les analystes de la télévision se penchent avec fascination sur ces